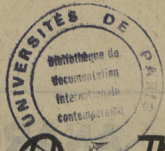


GFP 5555



Le monde libertaire

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

MENSUEL. — N° 35. — FEVRIER 1958. PRIX : 30 FRANCS 3, rue Ternaux, PARIS 11^e

AVALANCHE DE "TABLES RONDES"

Le Parlement, qui sort tout juste de la période de vacances, devra dans les jours qui viennent, statuer sur l'avenir qu'il convient de réserver aux quatre grandes « réformes » qui, si elles ne semblent pas devoir mettre l'existence du gouvernement Gaillard en péril, risquent de précipiter, malgré Mollet, le divorce de la S.F.I.O. au sein de la majorité conservatrice. Il n'est pas douteux que les débats ou s'affronteront les formations politiques, et les décisions qui seront prises, pèseront sur les élections prochaines. D'aucuns, sevrés de marouquins depuis la dernière législature, attendent Félix Gaillard au tournant. Ils ne manqueraient pas d'exploiter, à l'usage de leur clientèle particulière, les concessions que le Président du Conseil sera contraint de consentir à ses partenaires.

par Michel PENTHIE

SECURITE SOCIALE

On connaît le projet qui qui porte le nom de son promoteur Albert Gazier qui tend à rendre effectif le remboursement à 80 % des actes médicaux. Disposition qui contraindrait les médecins à respecter, sous peine de poursuites, les tarifs reconnus par la S.S. Ce projet a coûté son portefeuille à A. Gazier, que Gaillard a évincé de son gouvernement sous la pression des modérés. Les « lobbies » de la médecine s'insurgent contre une décision qui, selon eux, serait une entrave au libre exercice de la profession. Lorsque l'on sait les tarifs prohibitifs que pratiquent certains « spécialistes » (et tous de plus en plus se prétendant spécialistes de quelque chose), on comprend que la liberté de la profession s'apparente étrangement à la liberté d'exploiter le malade au-delà des marges légales. D'autant plus que la tarification des honoraires, rendrait plus faciles les fraudes fiscales qui sont le privilège des professions libérales. Il est bien évident que l'Ordre des Médecins et les intérêts qu'il représente (pas ceux des malades, bien sûr) trouveront un appui compréhensif

après de la majorité conservatrice. L'issue dépend en définitive de l'attitude de la S.F.I.O.

LOI-CADRE

Maurice Fayolle, démontre dans les colonnes voisines de ce journal, la caducité d'une loi qui vient trop tard ; et en laquelle personne ne croit, à commencer par les intéressés. L'annonce officielle, vraisemblable somme toute, de la formation d'un gouvernement F.L.N. composé de personnalités ayant effectivement combattu en Algérie, donnera à réfléchir aux députés. La politique de Lacoste, condamnée généralement par la base, mais sanctionnée par le C.D. semble devoir être mise en question sous peu. Les maquisards sont décidés à ne traiter que sur un pied d'égalité avec le Gouvernement français. D'autre part, la Tunisie et le Maroc multiplient leurs sollicitations pour que des contacts à l'échelle du gouvernement soient engagés. On sait, par ailleurs, que les Etats Arabes et bientôt les Etats-Unis, — du moins quelques parlementaires américains influents d'où Nixon — seraient prêts à reconnaître le « futur » gouvernement Algérien. Pour appuyer

leurs prétentions, les cellules du F.L.N. que des communications de la Résidence prétendaient anéanties, redoublent d'activité. Les attentats succèdent aux embuscades à un rythme jamais égalé. De son côté, à toute fin utile, le Maroc ressort sa vieille revendication territoriale sur le Sahara.

REFORME ELECTORALE

La scandaleuse loi des apparentements qui régissait les dernières élections, a démontré combien étaient faussés les désirs des électeurs. Les parlementaires en ont conscience. C'est si rare. Ils ne peuvent plus se présenter devant l'électeur avec une telle loi, sans risquer de voir grossir le nombre des abstentionnistes. Néanmoins les solutions recherchées ne visent pas à assurer une représentation valable du corps électoral mais à garantir la réélection de

candidats qui sans truquage seraient renvoyés à la rédaction de leurs mémoires. Des élections cantonales et sénatoriales doivent avoir lieu bientôt. Faute de parvenir à un accord — ce qui est probable — leur date en sera reculée. Promesse d'un débat de procédure, avec l'inévitable arsenal de faux-fuyants, chaussetrappes et peaux de banane. L'électeur peut toujours prendre sa licence de pêche.

REVISION DE LA CONSTITUTION

L'instabilité des gouvernements depuis la Libération, qui nous fait la risée de l'étranger, donne beaucoup à réfléchir à M. Gaillard et ses coadjuteurs. Au moins prétextes, les groupes avides de la provende ministérielle vont exhorter en quelques heures une coalition mûrie la semai-

(Suite page 3)

UNE BELLE LEÇON DE CIVISME

par E. NICOL

LORS du débat qui s'est instauré à l'Assemblée Nationale, à propos de l'augmentation substantielle de l'indemnité parlementaire, nos députés nous ont donné, si besoin en était encore, une haute idée de leur sens civique, avec la manière de s'en servir. Pour du spectacle, ce fut du spectacle ! Un numéro qui méritait de figurer en bonne place dans les annales parlementaires, pour autant fertiles en clowneries du même genre. Cela n'a pas empêché nos honorables de se réjouir que le débat ait été empreint d'une haute portée philosophique et morale (sic), ce qui ne manquera pas, disons-le, d'accroître encore la renommée de l'Assemblée Nationale. Pour notre part, nous n'en doutons pas...

Le dialogue fut vif, assorti de fleches venimeuses et de balourdises qui se voulaient spirituelles. Hélas ! la meche était mouillée et les pétards n'étaient qu'amusettes de fête foraine. Bref, un débat verbeux, fielleux et foireux à souhait. Toute honte bue, la main sur le cœur et le portefeuille, nos députés ont juré par tous les saints, ou nom des principes républicains, du devoir national et autres calembredaines, n'avoir en l'occurrence, d'autre souci que celui de la défense des intérêts supérieurs du pays et de la dignité du Parlement (sic). Contrairement à ce qu'un vain peuple pense (au fait, pense-t-il encore ?) il ne faut drait pas confondre la députation avec le députanat. Dans

(Suite page 2)

En 2e page
L'article de
Roger HAGNAUER
L'UNITÉ SYNDICALE
est-elle désirable ?

DU MYTHE AUX MENSONGES ET A LA RÉALITÉ

Algérie an III de la pacification

L'AFRIQUE a toujours été la terre des mirages et des légendes. D'Annibal le Carthaginois, qu'illustra ses conquêtes, au général Bugeaud qu'illustra son képi ; de René Caillé, le solitaire, qui, le premier pénétra dans la ville interdite de Tombouctou, aux randonnées de Savorgnan de Brazza, conquérant pacifique, l'Afrique a constamment exercé une attraction mystérieuse sur les peuples qui l'environnaient.

par Maurice FAYOLLE

Depuis les époques les plus reculées, elle a constitué un énorme miroir vers lequel, de tous les points de l'horizon, voletaient les âmes. Des alouettes qui, bien souvent venues d'Europe ou d'Asie, avaient le sinistre plumage et la férocité dévorante des oiseaux de proie... Une histoire qui aurait pu être AUTRE, par la volonté des hommes. Mais, étant ce que les hommes en ont fait, elle doit aujourd'hui s'accomplir. Car, s'il n'y a pas de fatalisme historique le Passé pèse sur le Présent en ce qu'il le prépare et le modèle : c'est aux hommes d'aujourd'hui de préparer ce que sera l'histoire de demain.

Aujourd'hui, fécondée par une histoire dont le rythme s'accélère sans cesse, toute la terre africaine, des brousses équatoriales aux déserts sahariens et aux rines méditerranéennes, tremble dans une fièvre de libération. Un nouveau mythe s'est levé sur les horizons africains : celui de l'Indépendance Nationale. Soyons justes : ce mythe est enrobé dans une réalité indiscutable. Car si l'Indépendance Nationale est un mirage, la domination colonialiste est,

elle, brutalement existante. Et un peuple, pour s'insurger et animer ses luttes libératrices, doit nécessairement recourir aux vibrants enthousiasmes d'un idéal. Ne reprochons pas aux peuples indigènes de se réclamer d'un idéal national que nous leurs avons enseigné et dont les peuples d'Occident demeurent incapables de se libérer eux-mêmes. Et ne pas comprendre qu'à travers ce mirage de l'Indépendance se matérialisent d'immenses aspirations, trop longtemps comprimées, de dignité et de fierté, ressort de l'aveuglement ou de l'imbécillité.

Nos hommes politiques cumulent avec une remarquable aisance ces deux « qualités », auxquelles ils ajoutent, en guise de garniture, la mauvaise éloquence du mensonge. Dans les aurores de cet An III de la Pacification, l'Algérie offre une illustration tragique de cette dérisoire obstination à prétendre stopper la marche de l'Histoire.

Ainsi, l'Afrique, où s'éveillent, peut-être, les premiers balbutiements de l'espèce humaine, l'Afrique, dont les obscures origines se perdent dans la nuit des Temps, connaît au

UNE GRANDE ENQUÊTE DU MONDE LIBERTAIRE CHEZ RENAULT

SCANDALE DES ŒUVRES SOCIALES

200 millions à gérer — 200 millions à digérer

La Régie Nationale des Usines Renault et ailleurs, le procès des Comités d'Entreprise n'est plus à faire. Le verdict est généralement : un bonnet d'âne pour le syndicalisme ouvrier. Quoique hâtif, cet arrêt — qui n'est pas le mien — mérite qu'on s'y attarde. Il est inconcevable que l'esprit qui préside à la présence des organisations syndicales dans les Comités d'Entreprise est une expression timorée des possibilités permises par la législa-

tion du travail dans ce domaine. Pour une fois, dans l'histoire de la législation sociale, la loi précéda le fait. Et c'est là, en partie, l'explication de son échec. Le mouvement syndical, délaissant l'œuvre d'éducation entreprise par Pelloutier, en proie aux déchirements internes, conséquences d'une attitude, internationale dictée par Moscou, n'était pas en mesure, en 1945, de participer à la gestion des entreprises. Il ne l'est pas davantage aujourd'hui.

LES employeurs n'eurent pas à insister et c'est volontairement que les organisations syndicales se cantonnèrent dans un rôle de contrôle ou de gestion des sommes allouées sur le budget des C.E. aux fonds d'œuvres sociales. Elles délaissèrent l'aspect positif des C.E. qui, indépendamment du contrôle financier qu'ils autorisaient, pouvaient permettre, selon la formule consacrée, un véritable apprentissage de la gestion ouvrière.

Les « œuvres sociales » furent la solution de facilité, mais elles furent surtout pour les syndicalistes le moyen d'alimenter, à peu de frais, les caisses du P.C. et de son arrière-boutique, la C.G.T. Ils ne s'en prièrent pas, aidés en cela par la scission de 1947 qui leur laissait, entre autres, le monopole de la représentation ouvrière au sein des C.E. et, bien que le bonnet d'âne leur seye à merveille, il serait naïf d'attribuer leur insuffisance au seul manque de formation gestionnaire. Ils s'en accommodèrent, au contraire fort bien et se bornèrent avec succès, à alimenter le Trésor du communisme international en argent, en influence et en main-d'œuvre à bon marché.

Les exemples pullulèrent de cette escroquerie. Les témoignages sont nombreux qui démontrent le rôle abusif de la C.G.T. dans la gestion des « Œuvres sociales ». Partout la tactique est la même : — Embauchage de personnel en surnombre, laissant un capital humain (Staline dixit) à la disposition permanente du P.C. ; — Allocation de « salaires confortables » qui, par le truchement de la ponction en honneur dans ce milieu, constituent la subvention indirecte à la cellule communiste de l'endroit ; — Subvention à des organismes crypto-communistes (clubs sportifs F.S.G.T., Associations de Loisirs et d'Éducation, etc.) ; — Emprunt sur la jeunesse (Colonies de Vacances, maisons d'enfants, crèches, etc.) ; — Approvisionnement systématique auprès de fournisseurs sympathiques ou de représentants compréhensifs (cantiens, matériel de bureau, etc.). Plus qu'ailleurs, cette double escroquerie financière et



Les jeunes de la colonie du C.E. Renault s'engagent dans les bois

« CLUB OLYMPIQUE DE BILLANCOURT »

Recevait 30.426.500 fr. (quel club sportif a un tel budget et une si modeste renommée ?). A fin septembre, sur 19.981.434 francs, 16.805.560 fr. étaient la part de la subvention. Sur les 3.175.874 fr. ajoutés par le C.E., les locaux, le mobilier, le matériel et les installations (?) avaient été « entretenus » pour 1.013.575 fr. ; 302.993 fr. avaient permis les déplacements ; le reste, 1.859.306 fr. en salaires et appointements, frais de bureau, etc. A quoi a bien pu servir la subvention ? A acheter des sifflets aux foules enthousiastes ?

Voilà pour l'extérieur ; mais on ne fait pas mieux dans la maison ! Neuf mois de gestion « ouvrière » ont coûté 13.543.180 fr. La répartition en est aisée : 953.141 fr. à « diriger » et 12 millions 590.039 fr. d'appointements à digérer. Le patron digère à lui tout seul un moyen mensuel de 227.300 francs. Qu'en pensent ces camarades métallos ? Mais le savent-ils seulement ? Savaient-ils encore qu'un employé aux écritures du même C.E. reçoit l'aumône mensuelle de 33.000 francs. Il est vrai qu'il se prénomme Mohamed et qu'il n'est pas exactement d'accord sur la façon dont le P.C. prépare la paix en Algérie.

COMPTABILITE GENERALE

Nous sommes toujours, on le voit, dans le secteur « productif » du C.E. Il en coûte, à comptabiliser, 6.823.524 francs pour 9 mois qui ne sont pas improductifs pour tout le monde. Les employés en récupèrent, en effet, 6.238.858 francs. Une telle entreprise, dont le souci majeur paraît être de bien nourrir son monde, se devait d'avoir le modèle du genre des services de la paye. Six personnes ne travaillent qu'à cela et lorsqu'on sait que la paye est effectuée par le service mécanographique de la Régie qui facture ce travail au C.E., on se demande si le

COMPTABILITE GENERALE

Nous sommes toujours, on le voit, dans le secteur « productif » du C.E. Il en coûte, à comptabiliser, 6.823.524 francs pour 9 mois qui ne sont pas improductifs pour tout le monde. Les employés en récupèrent, en effet, 6.238.858 francs. Une telle entreprise, dont le souci majeur paraît être de bien nourrir son monde, se devait d'avoir le modèle du genre des services de la paye. Six personnes ne travaillent qu'à cela et lorsqu'on sait que la paye est effectuée par le service mécanographique de la Régie qui facture ce travail au C.E., on se demande si le

service de la paye du C.E. n'est pas maintenu par un pur souci de symbolisme.

COLONIES DE VACANCES

12.628.282 fr. dépensés en 9 mois pour la Direction des Colonies, dont 11.465.104 fr. à payer les employés, alors que, pendant le même temps, les Colonies elles-mêmes ne coûtaient que 11.923.716 francs, dont 8.155.949 fr. de loyer (6 saisons ! 6 châteaux !). A propos de loyer, les parents qui amènent leurs enfants à la Fête annuelle des Colonies-Renault, organisée 94, rue J.-P. Thimbaud, savent-ils qu'ils amènent également 28.000 fr. dans la Caisse de l'Union Mutualiste (sic) des Travailleurs de la Métallurgie qui loue la salle.

GARDERIE

Et ceux qui confient leurs enfants à la Garderie de Sèvres, se doutent-ils que les locaux appartenant à la Fédération des Travailleurs de la Métallurgie C.G.T. et que leur location au C.E. lui rapporte 740.000 fr. par an. Il est vrai qu'il y est dispensé pour 66.508 francs de pédagogie, que les soins de propreté grèvent le budget pour 2.710 fr. contre 13.821.971 fr. de salaires et appointements sur une dépense totale de 18.876.220 fr. au 30 septembre.

PATRONAGE

On s'y lave encore moins : 205 fr. (3 savonnettes sans doute) pour 9 mois. L'effort d'éducation y est, par contre, plus grand : 384.786 fr. Mais — toute peine méritant salaire — le personnel se partage 11 millions 165.730 fr. sur un total de 15.588.648 fr.

SECURITE SOCIALE

Chacun sait ce que coûtent les organismes de Sécurité Sociale aux travailleurs. Les métallos savent-ils ce qu'il leur coûte d'en avoir un, intermédiaire, à Billancourt ? 4 millions 878.841 fr. pour trois trimestres... dont 4.684.058 fr. de salaires et appointements.

La lecture des Comptes d'exploitation des Services sociaux du C.E. nous apprend encore qu'une rubrique « Imprévus » a été débitée à fin septembre pour 150.000 fr. Il s'agit des frais occasionnés par un procès en cours. J'ignore quelle est la part de ce chapitre dans le détail du budget. Quelle qu'elle soit, ne risque-t-elle pas d'être insuffisante ? Car enfin, les métallos ne seront pas toujours impunément couffés. Le jour n'est pas loin où ils front ficher leurs sabots de bois où les jésuites de Rome et de Moscou ont placé ce qu'il leur restait de conscience.

Mais, d'ici là, ne mèrera-t-on pas payer trop cher d'avoir signé :

Marcel CABALLERO

POUJADE A ENFIN UNE IDÉE

CETTE fois, est-ce une idée qu'il a, Pujade, oui ou non ?

— Une I.D., eh ! oui, Godelure, c'en est une ; une I.D. avec laquelle il roule mieux que moi !

— Je ne vous parle pas de sa splendide voiture qui éblouit toute la France, sau' Saint-Céré, mais de son idée : i. d. (accent aigu), e... Pujade a-t-il comme Archimède découvert quelque chose ? Ignorez-vous que, pour avoir une idée, il faut penser ?

— Ralétez toujours ! Pujade s'est aperçu que ses députés ne lui servaient à rien et que la classe des petits commerçants devait s'emparer d'abord du pouvoir politique, moyennant quoi le pouvoir économique lui serait donné par surcroît.

— Baste ! Il est en progrès. On ne peut nier qu'en 1789, quand ils prirent les rênes du gouvernement, les bourgeois étaient maîtres de l'économie nationale, mais... Mais, que fera Archimède-Pujade pour s'emparer des leviers grâce auxquels il soulèvera le monde ?

— Il va créer un réseau de coopératives. — De... vous avez bien dit : de... ?

— Oui, l'idée est lumineuse, pas vrai ? Les petits commerçants poujadistes vont se constituer en « coops » pour acheter à leurs fournisseurs à meilleur marché sans passer par les marchands de gros.

— Bravo ! Mais... pourquoi, Godelure, ne se formeraient-ils pas aussi en coopératives pour vendre à meilleur prix ?

— Parce que... s'ils faisaient

cela, ils cesseraient d'être des commerçants, et qu'après avoir aboli le commerce ils ne pourraient plus le conduire au pouvoir !

— Exact.

— Son « idée », il l'a tout de même un peu empruntée à l'ennemi... — Très juste. Cependant, si le détail peut se passer du grosiste en fondant des coopératives, pourquoi le consommateur, grâce à la même coopération, ne se débarrasserait-il pas du détaillant ?

— Je ne suis si Pujade... — Non, Godelure, il n'a sûrement pas poussé son « idée » jusque-là, lui qui libre une guerre à mort aux « coops » en prétendant à tort qu'elles sont en partie exemptées d'impôts. Il n'en reconnaît pas moins l'excellence de la coopération, puisqu'il en adopte certains principes dont l'application l'avantage. La leçon doit servir aux consommateurs, pour qui cette « idée » a été créée bien longtemps avant que Pujade la propose aux boutiquiers.

— Et que deviendra le commerçant dans votre système de coopération révolutionnaire ? — Il... coopérera !

— Avec qui ? — Avec vous, avec moi, avec tous ! M. Pujade tiendra une papeterie coopérative dans la coquette boutique de Saint-Céré, si joliment transformée... Vous voyez bien que son préjugé contre les coopératives est en train de l'abandonner... et c'est un préjugé qui coûte cher...

Pierre-Valentin BERTHIER



SCIPION le grand guignol

Deux ans se sont écoulés depuis que Max Lejeune, jadis antimilitariste (il faut bien que jeunesse se passe !), sou-

dainement touché par la grâce des culottes de peau, remplaça sur son cœur les trois fleches symboliques par un sabre de cavalerie. Deux ans se sont écoulés, enrobés dans le sang, la misère et les larmes, illustrés par le meurtre, la torture et la répression, défigurés par la propagande, les calomnies et le mensonge. Essayons de dresser un bilan. Dans les mêmes journaux où Robert Lacoste affirme péremptoirement avoir brisé, grâce à son action énergique, la puissance militaire du F.L.N., ses propres services font imprimer quotidiennement des communiqués où il est fait état des « pertes ennemies » : vingt, trente, cinquante, cent rebelles « abattus ». Si ces chiffres sont réels, il faut bien admettre qu'une rébellion armée se permettant, chaque jour, de jeter dans la bataille un tel nombre de combattants est loin de « l'essoufflement » ! Ou Lacoste ment lorsqu'il proclame le succès de sa « pacification », ou ses services mentent en épinglant un nombre abusif de victimes à leurs quotidiens tableaux de chasse.

Où est la vérité ? Il semble bien que, dans les villes, occupées par les parachutistes, soumises à une surveillance draconienne, écorchées sous une permanente terreur policière, les « forces de l'ordre » soient parvenues à démanteler les réseaux clandestins du F.L.N. et, sinon à les détruire, du moins à les paralyser : au moins provisoirement. Mais cela n'est vrai que pour

(Suite page 3)

TROP PETITE EUROPE

« Cette nation aura pour capitale Paris et ne s'appellera pas la France ; elle s'appellera l'Europe. »
 « Elle s'appellera l'Europe au XX^e siècle et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité. »
 Hauteville-House, mai 1867.
 VICTOR HUGO.

DANS un précédent article publié en juillet 1955 sous le titre : « Branle-bas autour de la petite Europe », j'avais déjà eu l'occasion

A travers le monde libertaire

Portugal

Les services secrets de la police d'information et de défense de l'Etat censurent l'ouvrage « L'Inquisition de Salazar », titre d'un livre édité au Brésil (Germinal).

Inutile d'insister sur la forme de fascisme larvé de type mussolinien et pétaïniste à la fois qui n'hésite pas à conduire aux Terroirs tous les opposants déclarés.

Un fait divers tiré du « Journal d'Information » de la ville de Porto nous apprend qu'une femme qui cherchait à planer dans les nuages, son mari étant malade et chômeur, se voit poursuivie sous l'inculpation de mendicité.

Au pays où se produisent les miracles de Fatima, il n'est pas admis de refuser de se laisser mourir de faim et de s'accorder le même droit que les chiens errants.

Bresil

Par le truchement du journal « Action directe », les anarchistes brésiliens se sont solidarisés avec la récente révolte des paysans du Paraná, petit département de la République fédérale du Brésil.

Malgré son étendue de 8.524.000 kilomètres carrés et 55 millions d'habitants, ce pays est le foyer de luttes sanglantes pour la possession du sol entre les travailleurs et les propriétaires.

Plus de 50 % des terres arables restent en friche et, lorsqu'un communautaire d'hommes les mettent en culture, apparaissent ceux qui, au nom de la loi, et créés par elle, en revendiquent la propriété.

Ainsi le sol reste à ceux qui préfèrent le laisser inculte que de l'abandonner.

L'Etat, soi-disant démocratique, montre partout le même visage de protecteurs des riches et tyrans des pauvres.

Nous lisons dans le journal brésilien « Le Jour » de Rio de Janeiro le communiqué suivant :

Le 20 décembre 1957, dans la salle du Syndicat des Travailleurs de la Brasserie, des ouvriers de la Fabrica de Cerveja Antarctica Paulista demandaient à leur patron une élévation de leurs trop modestes salaires.

Une dizaine de mouchards de l'entreprise firent irruption en provocateurs et n'hésitèrent pas à faire usage de leurs armes contre leurs propres compagnons de travail. Ces fascistes ont endommagé le mobilier du Syndicat, tué un ouvrier et blessé sept autres.

Police et ministère du Travail, selon la justice de classe, ont otémporé non en faveur des victimes mais de leurs agresseurs.

Les travailleurs ont riposté en utilisant l'arme classique de la grève pour obtenir des salaires plus décents.

Il a été fait grève cette grève à tous les travailleurs brésiliens au lieu de l'isoler aux seuls salariés de l'industrie de la Bière.

« Du journal d'un parti politique, « L'Information » du 20 décembre 1957, sous extraits, d'un article présenté démagogiquement, les lignes suivantes :

RANGÉES ENORMES DEVANT LES ÉCOLES

« Les mères et leurs enfants dorment de fatigue après une attente de 48 heures dans l'espoir d'obtenir le droit pour eux d'étudier. »

« À travers la ville nous voyons partout des spectacles aussi humiliants. »

« Or le Brésil doit savoir qu'il ne pourra pas fortifier son avenir sur une génération de gens analphabètes. »

Tout le monde sait, hormis les hommes qui gouvernent notre pays et que les files d'attente de deux nuits n'émeuvent nullement. »

Cet état de chose est plus que lamentable. Plus de 100.000 enfants dans la seule ville de Rio sont restés cette année hors des écoles primaires publiques.

On nous rebat les oreilles avec « l'An I » de la Communauté Européenne.

Mieux que cela, nos bons Européens n'ont pas réussi à se mettre d'accord sur le choix d'une capitale.

Le plus petit commun d'Europe traduit : Grand Duché de Luxembourg s'avère la grenouille de la fable, en devenant par surcroît le plus grand commun diviseur des six : France, Italie, Allemagne, Belgique (Fribraibeneux).

La France revendique comme capitale Strasbourg où s'est déjà installé depuis 1949 le Conseil de l'Europe (superparlement européen) à représentation indirecte puisqu'il n'est composé que de représentants nationaux et non européens : ceux-ci sont désignés par leurs Assemblées suivant un

dosage aussi malodorant que le partage des différents postes officiels.

Toutefois et non point pour faire plaisir au Premier Président de la « République l'Europe à Quinze aurait une autre allure que cette peau de chagrin singulièrement rétrécie.

L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique.

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

Puissions-nous nous souvenir en déjouant la manœuvre et bâtir la seule Europe valable, celle de la réconciliation des peuples et déshérités par les guerres impérialistes ou même contre-révolutionnaires. Réconciliation et fraternisation dans la paix et la liberté par la liberté et la paix.

« L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique. »

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

Puissions-nous nous souvenir en déjouant la manœuvre et bâtir la seule Europe valable, celle de la réconciliation des peuples et déshérités par les guerres impérialistes ou même contre-révolutionnaires. Réconciliation et fraternisation dans la paix et la liberté par la liberté et la paix.

« L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique. »

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

Puissions-nous nous souvenir en déjouant la manœuvre et bâtir la seule Europe valable, celle de la réconciliation des peuples et déshérités par les guerres impérialistes ou même contre-révolutionnaires. Réconciliation et fraternisation dans la paix et la liberté par la liberté et la paix.

« L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique. »

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

Puissions-nous nous souvenir en déjouant la manœuvre et bâtir la seule Europe valable, celle de la réconciliation des peuples et déshérités par les guerres impérialistes ou même contre-révolutionnaires. Réconciliation et fraternisation dans la paix et la liberté par la liberté et la paix.

« L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique. »

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

Puissions-nous nous souvenir en déjouant la manœuvre et bâtir la seule Europe valable, celle de la réconciliation des peuples et déshérités par les guerres impérialistes ou même contre-révolutionnaires. Réconciliation et fraternisation dans la paix et la liberté par la liberté et la paix.

« L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique. »

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

Puissions-nous nous souvenir en déjouant la manœuvre et bâtir la seule Europe valable, celle de la réconciliation des peuples et déshérités par les guerres impérialistes ou même contre-révolutionnaires. Réconciliation et fraternisation dans la paix et la liberté par la liberté et la paix.

« L'Europe, la véritable Europe c'est celle de Perret, « l'Europe sans rivages » cette Europe devrait être fédérale, comme la Suisse, s'intégrer à tous les peuples, être un maillon de la chaîne qui la relie au monde et offrir un visage pacifique. »

À l'heure où tous les problèmes, sans exception, se posent à l'échelle mondiale nous sommes gratifiés de diplomates incapables de choisir une ca-

pitale et reportant à juin leur ultime décision.

Si nous pouvions sourire de leurs jeux futiles, nous serions enclins à leur proposer des sièges itinérants à la manière de nos sympathiques manières, nurses ou amoureux, tantôt boulevard de Strasbourg, tantôt dans les allées du jardin du Luxembourg, à moins qu'ils ne préfèrent à défaut de la rue de Rome la place Saint-Sulpice, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes.

Jean Monnet, « manager » de sa propre créature, Félix Gaillard, se prend peut-être pour Talleyrand ou Cambon ; il n'est qu'un technocrate et n'a rien d'un idéaliste comme le Brian de 1925-1928.

Le pétrole jaillit du sol saharien, mais le sang y coule aussi, hélas !

Clemenceau a eu des motifs durables, mais historiques, durant la première guerre mondiale.

« Une goutte de pétrole vaut une goutte de sang. »

Tout le meilleur devient ce que l'on veut en faire. Il n'y a rien de grave dans l'application stricte de ce précepte.

A l'honneur militaire

LE 20 janvier, le Figaro titrait en première page : « Traité que gret-apens de l'Oued Fodda, à l'ouest d'Orléansville ; vingt-huit soldats tués par les rebelles. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée par les conservateurs, les libéraux ou les travaillistes. »

« Au premier abord, on s'étonne de voir les pertes françaises s'élever ainsi en lettres de deux centimètres. Mais on comprend vite : les méchants jellagans ont tenu une odieuse escouade aux aguets, pour ne pas trop choquer la Curie romaine, qui s'acharne à vouloir son Europe vaticane pour contre-balancer les positions de l'Angleterre extra-européenne et méfiante qu'elle soit inspirée

LE LIVRE DU MOIS

PAR MAURICE JOYEUX

P.P.C... par Vercors, chez Albin Michel

P our prendre congé ! Tout au long des trois cent cinquante pages de ce bouquin édifiant, Vercors exhale la rancœur que sa cohabitation avec les intellectuels communistes lui a laissée. Et, on est surpris de l'ingratitude naïve de cet homme, probablement un honnête homme. Ce fut le « Silence de la Mer » qui, au lendemain de la libération, révéla Vercors au grand public. Il s'agit d'un mauvais mélo où tous les poncifs du genre patrie, grande âme, fossés infranchissables, cœurs déchirés se mêlent avec un bonheur qui n'aurait pas désavoué Pierre Decourcelles, l'immortel auteur des « Deux Gosses », un maître du genre. Les communistes firent la réputation de l'ouvrage et installèrent l'auteur à la proue des entreprises d'abrutissement qu'ils s'empressèrent de créer. On vit Vercors au Comité des Écrivains, aux Combattants de la Paix, installé aux tribunes des Congrès, inaugurant les œuvres culturelles des villes de l'Oural, de la Mandchourie, etc... Et Vercors continuait à écrire des ouvrages qui ne démentaient rien de ce qu'il avait fait son succès et à parcourir le monde pour dénoncer les méfaits du capitalisme lorsque éclata l'affaire Rajk. Le doute s'empara de l'écrivain qui se confia à ses amis et alors naquit cet échange de lettres qu'il publia aujourd'hui sous le titre « P.P.C. » et qui se poursuit à travers l'affaire honnête pour aboutir à sa rupture avec ceux dont il a été pendant des années l'« Ibis » ! Poétique d'honneur ! Toute sa rancœur s'exhale dans cette formule dont il s'affuble lui-même. On voudrait faire le silence sur cet esprit en proie aux tourments et qui reconnaît s'être laissé duper. On n'a pas le droit. Le drame de Vercors est le drame de milliers d'intellectuels verbeux qui ne se sont jamais donné la peine d'examiner les réalités que représentait le parti communiste et qui ont préféré se laisser balloter par une phraséologie humanitaire destinée à masquer l'effroyable réalité soviétique. Car enfin Vercors et ses pareils qui aujourd'hui se sentent des troubles de conscience ne nous feront pas croire qu'au moment les plus idylliques de leur union avec les staliens, ils aient ignoré les monstrueux procès qui avaient décliné l'avant-garde du parti communiste Russe. Dans son livre, Vercors berce sa mélancolie par des chants pastichés de Villon et les complaintes divisent en tranches ce monument de larmoyantes bêtises qu'il nous propose. Là, Vercors exagère. Et on ne voit pas trop ce que le grand Villon, le poète de la révolte, vient faire dans ce fatras de litanies sans grandeur qui soulèveront plus de dédain que de colère.

Allons Vercors, mon vieux, de la tenez ! Taisez-vous ! et quittez le devant de la scène où nous nous battons pour l'émancipation des hommes. Vous n'avez rien à y faire !

LE PAMPHLET DU PAUVRE

1834-1851 (Editions sociales)
par Suzy CHEVET

L a chanson est Pamphlet — il suffit de jeter un coup d'œil sur son histoire pour s'en convaincre — les barricades de la Ligue, celles de la Fronde, les tumultes révolutionnaires qui déburent avec la prise de la Bastille et à travers le siècle dernier (le siècle du socialisme) viennent mourir sur notre époque, sont les hauts lieux de la chanson. La romance mourut avec la génération qui l'a inspirée, la chanson satirique pamphlétaire, jaloux et repaire de l'histoire est éternelle. Marigny, Ange Pitou, Béranger, Gille, Potier ont tracé un aspect de l'évolution que Brassens et Léo Ferré contiennent.

Dans l'excellente collection « La Chanson Française », les Editions sociales publient un ouvrage « Le Pamphlet du pauvre » qui rappelle une des périodes les plus importantes que les notes de la parution d'ouvrages doctrinaux de consommation intérieure, l'œuvre littéraire de leurs écrivains ou de leurs philosophes est répandue dans le grand public par le biais de nos maisons d'éditions et celles-ci ont publié depuis vingt-cinq ans des ouvrages aussi « engagés » que ceux d'Aragon, de Victor Serge, de Paul Nizan, de Silone, de Breton et de nombreux autres écrivains appartenant à des formations politiques d'extrême-gauche.

Parfois la chanson cesse d'être revendicative et berce la nostalgie chez les hommes qui regardent la grande île de l'intelligence et de la révolte. Écoutez la voix de Charles Gille dans « Paris espère » :
Paris cesse les chants de deuil
Crainte fatale
Où nous, le natal !
Les rois dont tu blesses l'orgueil
En vain bâtiront ton cercueil
Pour vaincre la force brutale.
La raison vient, elle trompera,
La liberté dans les murs restera.

Jolis, douleurs, colères, la chanson de quarante-huit préfigure la chanson moderne où Léo Ferré triomphe. Le recueil que nous

ANASTASIE

Q U'UN producteur de radio se permette une émission insolite, qu'un chroniqueur de télévision teinte ses propos d'une étincelle de non-conformisme, il n'en faut pas plus pour que l'un et l'autre soient priés d'aller exercer leurs talents loin des micros et des caméflex.

Car il sied, en l'an de grâce 1958, que l'esprit de l'auditeur ne soit point troublé par le doute, il sied que la bonne morale gouvernementale et catholique lui soit largement édiculée, il est impensable que le cochon de paysan et les taxes radiophoniques puisse PENSER : la radio, la télé sont là pour l'habriter, l'habiter, penser pour lui.

Il s'agit, me dirait-on, de la radio d'État, celui-ci doit veiller à sa propre conservation et refuser toute critique, fût-elle justifiée, qui tend à l'affaiblir. Un tel raisonnement, dans un pays où les prétentions démocratiques, laisse rêver. C'est vite confondre gouvernants et raison d'État, c'est méconnaître les droits de l'opposition, c'est à l'usage de la censure, cependant, est à sens unique : l'État tolère et encourage les émissions religieuses, celles d'une église qui constitue un État dans l'État. Et puis alors, pourquoi la censure s'étend-elle aussi aux postes privés ? Dans un de ces postes, se vit une duéque bigote qui découpe à grands coups de ciseaux les bandes magnétiques pour en extirper tout ce qui n'est pas conforme à la « bonne morale ».

Il existe des associations d'auditeurs, il existe des émissions où l'on passe les disques demandés : essayez un peu pour voir et réclamez d'entendre : « Graine d'ananas », « Monsieur tout blanc », « Le Déserteur », etc... On ne vous répondra même pas ! Car on veut que la grande majorité des auditeurs ignore l'existence même de la censure.

Ah ! lorsqu'on vous parle d'émissions « en direct », ouvrez les yeux, bien souvent, ce qui vous entendez, et qui est là pour gagner sa vie, doit savoir se mettre un bœuf sur la langue ! Triste époque en vérité.

Bernard SALMON

RADIO

reporter outre-Manche, cette mesure nous désarçonne de ceux qui vainement essaient de bâillonner la vérité au fond du puits. Quoi qu'il fasse, il n'empêcheront pas « le fil de la vie » de Metz-Pol Fouchet, de se dérouler inéluctablement avec ou sans télévision. Aucune inquisition ne saurait enrayer la machine. Il se trouve toujours des hommes assez dignes pour clamer la vérité par tous les moyens. Le jour n'est peut-être pas si lointain où, après une longue conspiration du silence, notre journal sera cité à la radio dans la revue de la presse périodique.

La réforme 58 de la R.T.F. a fait beaucoup de bruit. Beaucoup de bruit pour rien, car au fond les changements sont minces, mise à part l'inaccoutumance de l'auditeur qui se perd dans les numéros. On nous a seriné que la R.T.F. est la meilleure radio du monde. Nous ne demandons qu'à le croire, mais de grâce, messieurs, aidez-nous à apprécier vos efforts. Une innovation cependant sur France II (« Les Parisiens dans l'esprit », « National pour la longueur d'onde »), le dimanche, de 13 h. 20 à 14 h. 05, on a intercalé entre un « Grenier de Montmartre » (pas en hausse) et la très bonne émission de Francis Claude « M. Flate s'en mêle », un fatras cacophonique intitulé « En avant la musique ». On se demande par quelle faveur les auteurs (qui bénéficient pourtant d'une émission publique), ont droit, de surcroît, à quarante-cinq minutes d'antenne à une heure d'écoute aussi favorable.

J.-F. STAS

Le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

Quelques réflexions sur l'Édition

A u siège de notre Fédération Anarchiste, qui vient d'ouvrir ses portes, une librairie offre à nos amis un choix d'ouvrages essentiels où les livres des écrivains qui ont consacré leurs travaux à l'étude de l'évolution scientifique, économique et sociale se mêlent sur le rayon à d'autres ouvrages qui peignent les mouvements de l'existence sous leurs aspects les plus divers et qui ne sont pas moins indispensables à l'homme.

Mêlés à ces auteurs connus, le lecteur trouvera nos écrivains libertaires en nombre trop restreint, hélas ! et bien souvent pour s'instruire ou se distraire, il devra avoir recours à des livres de qualité certes, mais qui ne rejettent qu'imparfaitement notre pensée.

Et pourtant lorsqu'il est présenté sous une forme agréable, le livre est un élément d'éducation incomparable qui fait pénétrer dans les milieux les plus fermés à la propagande, des aspects de la philosophie chère à l'auteur et il est certain que tout mouvement philosophique qui veut échapper à la décadence doit construire une littérature qui par sa qualité comme par son rayonnement dépasse le cadre des initiés.

Et pourtant lorsqu'il est présenté sous une forme agréable, le livre est un élément d'éducation incomparable qui fait pénétrer dans les milieux les plus fermés à la propagande, des aspects de la philosophie chère à l'auteur et il est certain que tout mouvement philosophique qui veut échapper à la décadence doit construire une littérature qui par sa qualité comme par son rayonnement dépasse le cadre des initiés.

Et pourtant lorsqu'il est présenté sous une forme agréable, le livre est un élément d'éducation incomparable qui fait pénétrer dans les milieux les plus fermés à la propagande, des aspects de la philosophie chère à l'auteur et il est certain que tout mouvement philosophique qui veut échapper à la décadence doit construire une littérature qui par sa qualité comme par son rayonnement dépasse le cadre des initiés.

Et pourtant lorsqu'il est présenté sous une forme agréable, le livre est un élément d'éducation incomparable qui fait pénétrer dans les milieux les plus fermés à la propagande, des aspects de la philosophie chère à l'auteur et il est certain que tout mouvement philosophique qui veut échapper à la décadence doit construire une littérature qui par sa qualité comme par son rayonnement dépasse le cadre des initiés.

Et pourtant lorsqu'il est présenté sous une forme agréable, le livre est un élément d'éducation incomparable qui fait pénétrer dans les milieux les plus fermés à la propagande, des aspects de la philosophie chère à l'auteur et il est certain que tout mouvement philosophique qui veut échapper à la décadence doit construire une littérature qui par sa qualité comme par son rayonnement dépasse le cadre des initiés.

Et pourtant lorsqu'il est présenté sous une forme agréable, le livre est un élément d'éducation incomparable qui fait pénétrer dans les milieux les plus fermés à la propagande, des aspects de la philosophie chère à l'auteur et il est certain que tout mouvement philosophique qui veut échapper à la décadence doit construire une littérature qui par sa qualité comme par son rayonnement dépasse le cadre des initiés.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.

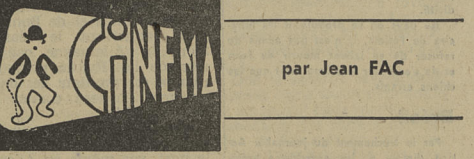
Et pourtant chaque année les maisons d'éditions refusent des centaines d'ouvrages. Pourquoi ? Les trois quarts des manuscrits refusés le sont pour des questions de forme, c'est-à-dire de style ou de construction. Quelle que soit la solidité ou la profondeur du sujet, certaines qualités littéraires sont indispensables si l'on veut voir son ouvrage publié. Le particularisme est également un fréquent sujet de refus. L'auteur a vécu, souvent avec intensité, l'histoire qu'il raconte, mais surtout lorsqu'il s'agit d'une histoire sociale ou politique, il faut pour intéresser un large public que cette histoire s'inscrive dans un ensemble d'événements qui la débordent et avec laquelle elle se confronte. Il faut qu'elle cesse d'être seulement l'histoire de l'auteur pour devenir une histoire qui se répercute sur les êtres et les choses qui l'entourent. Un manuscrit offrant à l'éditeur toute garantie peut être refusé car la maison possède déjà dans son équipe un écrivain du même caractère. Enfin l'œuvre malgré ses qualités n'est pas publiée car elle n'est pas l'œuvre d'un homme qui a écrit pour le public.



Le gala de la jeunesse et de l'intelligence
LE GALA DU GROUPE LOUISE MICHEL
A MONTMARTRE
Une ambiance unique. Un programme sensationnel, des artistes qui font actuellement courir tout Paris.
Rappelez-vous qu'on refuse des spectateurs chaque année.
Retenez dès maintenant vos places
AU MONDE LIBERTAIRE, 3, rue Tournau, PARIS-11
LIBRAIRIE JOYEUX, 53 bis, rue Lamarck, PARIS-18
A la C.N.T., 24, rue Sainte-Marthe, PARIS-10
Chez VINCEY, 170, rue du Temple, PARIS-3
TOUS LE VENDREDI 7 MARS A 21 HEURES

AU MOULIN DE LA GALETTE

Le programme complet dans le prochain numéro.



LE PONT DE LA RIVIERE KWAI
Un film de David Lean (1957) en Cinemascope et Technicolor, d'après le roman de Pierre Boulle (adaptation de l'auteur), produit par Sam Spiegel (film Columbia).
Interprétation : Alec Guinness (Nicholson), William Holden (Shears), Jack Hawkins (Warden), Sessue Hayakawa (Saïto), Geoffrey Horne (Joyce), James Donald (le médecin-major), Ann Sears (l'infirmière), etc...

ARGUMENT
En Birmanie, en 1943, le régiment britannique du colonel Nicholson (qui s'est rendu, sur ordre à Singapour) est interné dans un camp japonais. Le colonel est placé dans la rivière Kwai. D'autres prisonniers, des Américains, dont le commandant Shears, qui prépare son évasion, sont enrôlés au camp depuis plus longtemps.
Nicholson, repoussant les plans de Shears, se heurte au commandant japonais en chef, le colonel Warden, qui, en vertu de conventions internationales, veut faire travailler les officiers. Saïto, le médecin-major, n'intervenait pas à temps, ferait exécuter les officiers, anglais pour leur condamnation. Il se contentera de les enfermer. Entre temps, trois prisonniers s'évadent, mais seul Shears réussit.
La construction d'un pont sur la rivière Kwai est la tâche de Saïto. Mais les prisonniers sabotent le travail et l'officier nippon qui dirige l'opération est incommodé. En désespoir de cause, Saïto libère les officiers. Alors Nicholson prend l'affaire en mains et décide de jouer le jeu japonais et de montrer aux Japonais ce dont est capable la ténacité britannique.
Pendant ce temps, Shears, qui savoure à Ceylan un repos bien mérité, est contacté par le commandant Warden. L'Intelligence Service. Un commando est organisé pour détruire le pont de la Kwai. Les hommes sont parachutés dans la jungle. Non sans mal, ils parviennent à proximité du pont. Un des hommes, Joyce, pose du plastique sur les piles du pont, aidé par Shears, tandis que Warden, qui commande en chef, se tient prêt à intervenir.
Le pont va être inauguré par un passage de troupes et d'un train de munitions. Une nuit, pendant que le commando attend, atterrit constaté que l'eau a baissé ; on aperçoit les explosifs. Nicholson fait une inspection et remarque quelque chose de louche, prévient Saïto. Les deux officiers descendent sur la berge, Joyce poignarde le Japonais, mais il est abattu. Un obus tiré par Warden blesse mortellement Nicholson, qui comprend enfin que le pont doit être détruit. Il se traîne quelques mètres et s'abat sur le détonateur. Le médecin-major, devant la vision de cadavre, fustige la folie humaine.

MUSIQUE

Les disques de Jazz

SALVADOR PLAYS THE BLUES. Fontana 460 519 Me. — Warden aussi, d'ailleurs, il leur ressemble. C'est Shears, « Américain bien tranquille », qui fait la guerre comme un « sale boulot », froidement, à contre-cœur, dans un monde où les talents sont rares. Mais la voix de la raison et celle du cœur, c'est celle du « toubib » ; rien de bon pour l'humanité ne peut sortir d'une telle démençe...
Pendant ce temps, Shears, qui savoure à Ceylan un repos bien mérité, est contacté par le commandant Warden. L'Intelligence Service. Un commando est organisé pour détruire le pont de la Kwai. Les hommes sont parachutés dans la jungle. Non sans mal, ils parviennent à proximité du pont. Un des hommes, Joyce, pose du plastique sur les piles du pont, aidé par Shears, tandis que Warden, qui commande en chef, se tient prêt à intervenir.
Le pont va être inauguré par un passage de troupes et d'un train de munitions. Une nuit, pendant que le commando attend, atterrit constaté que l'eau a baissé ; on aperçoit les explosifs. Nicholson fait une inspection et remarque quelque chose de louche, prévient Saïto. Les deux officiers descendent sur la berge, Joyce poignarde le Japonais, mais il est abattu. Un obus tiré par Warden blesse mortellement Nicholson, qui comprend enfin que le pont doit être détruit. Il se traîne quelques mètres et s'abat sur le détonateur. Le médecin-major, devant la vision de cadavre, fustige la folie humaine.

COMMENTAIRE
Il est rare de voir ainsi conclues le film à grand spectacle et le drame psychologique. Des moyens matériels considérables ont permis la réussite du premier, grave, notamment, aux extérieurs tournés à Ceylan. Le « chemin de fer de la mort » a été reconstruit par le cinéma pour être aussitôt volatilisé... Quant au second, grâce à la substance humaine du scénario, grâce aussi et surtout au talent de David Lean (réalisateur de « Brève Rencontre »), il est comme l'âme du film. Cette œuvre, qui dure 160 minutes, est bâtie comme une symphonie : la construction du pont en est un quelque sorte la superstructure. Le premier mouvement, paradoxalement, est l'inertie, la torpeur, la résistance acharnée de Nicholson, dans cet air atmosphérique torride, dans ce sinistre « noyement » l'édification méthodique de son camp. Le deuxième mouvement est la résistance, c'est le raid dans la jungle de Shears et de ses compagnons. Enfin, le final résulte de la convergence des actions et de l'opposition des sentiments : il y a dans la dernière séquence du film une complexité et une richesse extraordinaire. Et la « mort » de Nicholson, exprimée par le médecin-major, faite d'angoisse et de pitié, renvoie en quelque sorte dos à dos les deux paroxysmes patriotiques : celui du Japonais, imprégné de mysticisme, et celui du Britannique, plus rationnel.

Mieux encore qu'une bataille sanglante, la construction destructrice...
Aurélien DAUGUET

A travers les Revues

L'homme n'est pleinement homme que lorsqu'il joue », disait Schiller. Poursuivant ses recherches sur le jeu et son rôle dans la vie de l'homme, Roger Caillois publie, dans Les Lettres Nouvelles de janvier, un extrait de son livre « Les jeux et les hommes », à paraître. Jean Selz consacre une étude à l'esthétique d'A. P. de Mandiargues qui, à travers des nouvelles élégantes, baroques et fascinantes, cherche à révéler l'innocence farouche d'un univers enfin déchaîné. G. Bouthoulin célèbre Prévert, un poète dressé de toute son irrévérence contre la guerre et « l'hallucination partagée ». Il ne s'agit plus, ici, d'exalter selon la tradition littéraire les princes et leurs jeux de massacre, mais de prendre le parti de ceux que l'on fait sortir du rang au hasard et que l'on fusille.

Maurice Nadeau, en confrontant les entreprises d'Élie Faure (L'esprit des formes), d'A. Malraux (La métamorphose des dieux) et d'A. Breton (L'art magique) recherche la définition de l'art telle qu'elle se dégage, depuis un siècle, de la création artistique et de sa réflexion. Il ne s'agit plus de copier les apparences, mais de créer une réalité nouvelle, et avant tout « de résoudre l'énigme du monde ». — Qu'est-ce que l'homme, et quels sont ses pouvoirs ? Tel est la question que nous posons à l'artiste de tous les temps, devant la fin imminente de notre civilisation. Car

même temps que des forces économiques, tiendrait compte des énergies les plus obscures de la vie (qu'on se rappelle son « Ode à Charles Fourier »). A. Breton dans sa revue Le Sur-réalisme même (n° 3) présente sept lettres de Flora Tristan (1803-44), écrivain romantique et socialiste, grand-mère de Gauguin.
Car l'activité révolutionnaire ne se borne pas à la lutte

économique, à la réorganisation du monde extérieur. Il faut aussi « changer la vie » en profondeur. L'art et la poésie tendent à « explorer les régions les plus secrètes du psychisme humain ». G. Legrand et J. Schuster revendiquent la pleine autonomie, dans la lutte révolutionnaire, pour la création artistique. Le poète et l'artiste, qui nous font progresser dans la connaissance de l'homme et du monde, qui en maintiennent, au plus fort de la débâcle, la liberté de l'esprit, sont des pionniers et des héritiers de notre renaissance.

par R. JUGLER